

NOUVELLES DU SUD

ARTS · LITTÉRATURES · SOCIÉTÉS



SILEX
éditions

NOUVELLES DU SUD

ARTS · LITTÉRATURES · SOCIÉTÉS

Revue éditée par les **Éditions SILEX**
46, rue Barbès, 94200 IVRY - Tél. 46.72.43.39

Numéro Février - Mars - Avril

DIRECTION DE PUBLICATION :

Dominique ROCHAY
Paul DAKEYO

COMITÉ DE RÉDACTION :

Jacqueline BARDOLPH
Hédi BOURAOU
Bernadette CAILLER
Maryse CONDE
Priska DEGRAS
Isabelle GRATIANT
Kotto ESSOMÉ
Ambroise KOM
Ange-Séverin MALANDA
Alfred MELON-DEGRAS
Jean METELLUS
Ezzedine MESTIRI
Mukala KADIMA NZUJI
Bernard MOURALIS
Thomas MPOYI BUATU
Mwatha MUSANJI NGALASSO
M. a. M. NGAL
Pius Ngandu NKASHAMA
Cristina SISCAR
Tamsir GUEYE
Jean-Norbert VIGNONDE

SOMMAIRE

Éditorial	5
Jean Sevry : <i>Les littératures de l'Afrique du Sud</i>	7
Jean Sevry : <i>Alan Paton</i>	19
Bernard Mouralis : « <i>Une saison à Rihata</i> » ou le thriller <i>immobile</i>	21
Une histoire d'archipel	31
Entretien avec Daniel Maximin à propos de son roman « <i>L'isolé soleil</i> »	33
Gregorio Manzur : <i>Poires d'eau</i> (nouvelle)	51
Entretien avec Gregorio Manzur	55
Entretien avec Luís Bocaz	63
Jean-François Briere : <i>Poème</i>	73
Entretien avec Alfred Melon-Degras	75
Mwatha Musanji Ngalasso : <i>De la plurielle unité socio- culturelle du continent africain</i>	81
Anne Fabre-Luce : <i>Écriture, lecture, critique</i>	95
Entretien avec Hédi Bouraoui	103
Thomas MPoyi-Buatu : <i>Poésie d'un continent, de Martine Bauer et Paul Dakeyo</i>	113
Victor O.Aire : <i>Fléau ou bénédiction : problématique de la ville dans trois romans ouest-africains</i>	120
Entretien avec Pius Ngandu	131
Claude Ralambo : <i>Littérature malgache d'expression fran- çaise : texte et contexte</i>	135
Entretien avec Mandé-Alpha Diarra	147
Entretien avec Tahar Bekri	157
Jean-Norbert Vignondé : <i>Autour de « L'Esclave » de Félix Couchoro</i>	163
Les soleils fusillés de Paul Dakeyo	173
Topographie circonstanciée pour une invasion idéale	179
Musique/Touré Kunda : les représentants de quelle Afrique	182
Bulletin d'abonnement	185

TOURÉ KUNDA

L'Afrique est à la mode en France. Depuis quelques années, à Bordeaux comme à Marseille, à Lille comme à Paris, tout ce qui évoque (ou prétend évoquer) de près ou de loin le continent noir est récupéré par certains médias dont la démarche se veut humaniste, ouverte sur l'universel.

Sans préjuger de la valeur du groupe sénégalais Touré Kunda, sans discuter de son authenticité culturelle, on peut d'ores et déjà considérer sa réussite comme l'archétype de l'ascension médiatisée. Chance inespérée pour les musiques africaines que cette brèche ouverte dans le mur de l'indifférence et du mépris ou alors, succès en forme d'échec qui consacre la marginalisation des cultures noires en France par la célébration d'un courant dont la représentativité est loin d'être évidente ? Toujours est-il que les faits et les chiffres sont là, éloquents : depuis leur prestation au Palais des Glaces à Paris en septembre 1983 et leur première tournée africaine quelques semaines après (Sénégal, Mali, Gambie et Côte d'Ivoire), les trois frères Touré Kunda — Ismaël, Sixu et Ousmane — ont bâti un mythe ; désormais, pour le Français « branché », qui se veut à l'écoute du monde, la musique africaine, ce n'est pas Manu Dibango, Francis Bebey, Pierre Akendengue ou Myriam Makeba, c'est tout simplement ces trois jeunes Casamançais dont la musique se veut un subtil dosage de rythmes africains, de reggae et d'afro-rock.

Ironie du sort le succès leur est tombé sur la tête seulement après la

mort du principal fondateur du groupe, Amadou Touré décédé sur scène le 25 janvier 1983 lors d'un spectacle à La Chapelle des Lombards.

Aujourd'hui, ils font la une des grands journaux, se produisent sur les grandes places musicales de la capitale française (Espace Balard, Zenith...), sont sollicités à la télévision et vendent des dizaines de millions d'albums pour chacun de leurs disques. Mieux : régulièrement, les plus célèbres organisateurs de spectacles les entraînent dans des tournées en Belgique, en Suisse, en Martinique, en Guadeloupe, en Guyane et même aux États-Unis ; et Bill Laswell, producteur américain surnommé « le magicien des studios » (il a donné à Herbie Hancock son plus grand tube — *Rock It* —, et a été sollicité par Mick Jagger et Miles Davis) a supervisé la réalisation de *Natalia*, le dernier disque de Touré Kunda, paru en mars 1985.

Célébré en France, ce groupe sénégalais est, paradoxalement, pratiquement inconnu en Afrique. Alors que des chansons comme *Emîna* ou *Labrador* occupaient les meilleures places dans les hit-parades européens, personne (ou presque) ne les connaissait à Dakar, Yaoundé ou à Addis-Abeba. Éternel problème des intellectuels et artistes africains ayant choisi l'exil, et dont les mérites ne sont pas toujours reconnus dans leur pays. Mais dans le cas des Touré Kunda, il n'y a pas eu que cela.

L'indifférence — voir le boycott — du public de certains pays africains

s'explique partiellement par la mauvaise perception qu'on a de leur musique. Jugée hybride, bâtarde et importée, elle n'accroche pas aussi facilement un public habitué à des musiques plus proches du terroir comme celles d'un Youssou Ndour et son Super-Étoile de Dakar, d'un Salif Keita et ses Ambassadeurs du Mali ou d'un Moni Bilé du Cameroun.

Ismaël Touré, le grand frère, qui est aussi le leader de la bande, reconnaît ces difficultés et donne quelques explications : « *Le public africain est très mélomane et très exigeant. Notre musique puise ses racines dans le « djamba-dong », la danse des feuilles, jouée à la période des rites ancestraux pour traduire le passage de l'enfance à l'âge adulte. Les gens disent que nous nous sommes tournés vers une variété afro-rock ou je ne sais quoi... Et ils se font les juges d'une situation qu'ils ignorent complètement. Quels que soient les genres, il n'y a qu'une musique, comme il y a l'homme, l'eau, le ciel, la terre ; la musique, c'est un arbre : il y a un tronc commun avec ses ramifications.* »

Et, comme pour prouver sa conception œcuménique de l'art, il cite la composition de son groupe, qui compte dix musiciens (trois percussionnistes qui chantent aussi, une choriste-danseuse, un batteur, un bassiste, un guitariste, un organiste et deux saxophonistes-trompettistes) : « *Il y a des musiciens noirs et des blancs, explique-t-il. Le groupe mixte est une sorte de revendication. Les Blancs nous apprennent à jouer certaines mesures, et nous, on leur apprend à parler africain... Sur le plan musical, nous avons acheté notre indépendance afin d'imposer notre volonté au business* ».

Les explications semblent insuffisantes. D'autant que les faits tendent à prouver autre chose. Ainsi, on sait par exemple, que si *Natalia*, le dernier album de Touré Kunda est si éloigné de la musique africaine traditionnelle, c'est moins du fait d'un quelconque changement d'option de leur part que de la volonté du producteur américain Bill Laswell ; ce dernier a unilatéralement décidé de rajouter à la musique du groupe les percussions d'Aiyb Dieng, la kora (électrifiée) de Foday Musa Suso, mais surtout les claviers de Bernie Hancock).

Il serait cependant injuste de taxer les frères Touré Kunda de laxisme ou de les considérer comme de vulgaires « Nègres de service » prêts à prostituer leur conception de la musique pour les finances du plus offrant. Pour deux raisons majeures. D'abord, ayant « galéré » pendant de nombreuses années en Europe comme peu de chanteurs africains qui tiennent le haut du pavé aujourd'hui, Ismaël, Sixu et Ousmane peuvent être crédités, à priori, de leur bonne foi. Ensuite, lorsqu'on examine attentivement la texture des chansons de chacun de leurs albums (de *Amadou Tilo* à *Natalia* en passant par *Live Paris — Zinguinchor*), on est frappé par l'harmonie qu'elles tissent avec l'univers africain de notre époque. Ce sont des textes simples, sans prétention, en rupture avec le canevas traditionnel des chansons ancestrales qui exaltent avec talents les plus hautes valeurs morales. Les textes de Touré Kunda souffrent en réalité, de leur émotion devant l'angoisse du quotidien. Ils ressassent, certes, car notre époque est peu prolifique en révolutions authentiques. Ébranlée dans sa base — la culture soninké —, cette musique se renouvelle dans

le rock, la funk et la pop, s'électrise par l'image et le vidéo-clip, se « branche » sur les stridences et les vertiges du désarroi. Elle devient ainsi un vaste synchrétisme où se brassent, sous hypertension, mille sons venus de partout. Mais elle demeure toujours accordée aux chaos, aux tumultes et aux frénésies de cette Afrique-là. Authentique ou non, la musique de Touré Kunda traduit les névroses de notre époque et le poids du choc culturel dont l'Afrique est, pour l'heure la victime. Ismaël, Sixu et Ousmane représentent une génération

en mal d'idoles et de références *authentiques* ; ils traduisent, en médiums qu'ils sont, l'ébranlement des jeunes de Dakar, Abidjan, Harare, ou Maputo. Et ils tâtonnent, comme tous les artistes du continent, dans une sorte de brouillard, devant leurs tam-tams électrifiés ou devant leurs synthétiseurs électroniques, devant l'aléatoire et le cri, devant le bruit et la fureur, fascinés par l'insolite et par un ailleurs qui s'estompe face à une réalité froide et immuable.

par Mireille HAPPI

BAR - RESTAURANT

La Casamance

Mme SONKO

174, Bd. de Charonne
75020 PARIS

☎ 370 25.42
M^o Alexandre Dumas

Extrait de Touré Kunda Africa.

TOURÉ KUNDA



* Vient de paraître *Touré Kunda* de Nathalie Steinberg et Élisabeth Desouches aux Éditions Encres.

ÉDITIONS
ENCRES

Achevé d'imprimer
sur les presses d'I.R.B.
61300 L'Aigle

Dépôt légal : Mars 1986